Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 37

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-181466

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Grietz.

Samin, on bravo valet dè per lo Gros-dè-Vaud, l'îrè décidâ dè parti por lè z'Allemagne. Pè lo velâdzo, tot lo mondo lâi desâi *Grietz* et cein l'eimbêtâvè. Ci sobriquiet lâi veniâi de l'écoûla, iô lè s'einfant lo lâi avant baillî on ne sâ porquiè, et du lors tzacon ne lâi desâi pe rein que: salut Grietz... Cein va-t-e, Grietz... Que dis-tou dè bon, Grietz?

Dè sorta dan qu'on biau matin ie prein son sa de militairo, lâi fourrè quôque z'hâillons, mè sè bon solâ et je pâ contre Aveintze et Morat.

Adieu, Grietz! que sè desâi, ne mè reverrant pas; mein vé à Berna, lâi a dou pan pertot.

L'arrevè à Morat dèvers la né et lâi cûtzé, câ l'avai dza fé sat au houit haurè dè tzemin. Lo leindèman, dè gran matin, je reprein son sa, et via contre Gumine. L'irè tot diai et sublliâve sè tzanson, tant l'irè conteint qu'on ne lâi criâvè pequa *Grietz*.

L'arrevè au pont dè Gumine, en sublleint adi et ein sè deseint: Por stu iâdzo, su sauvo, mè vouâtcè dein lè z'Allemagne, et sarâi bin la metzance se lè z'Allemands sâvant qu'on mè dit *Grietz*. Mâ n'avâi pas fé dix pas du lo pont que reincontrè na fenna avoué lè mandzè eimpèsâïe et lè tzainettè — que lâi criè: *Grietz*,* et on bè pllie liein, dou z'Allemands su on tzè que lâi criant assez bin: Grietz; et n'irè pas cinq minutè ein de lé dè Gumine, qu'on lâi avâi bin criâ doze iâdzo: Grietz, grietz.

Hé! lo diabllio vos preigne pî po dai z'Allemand que sâvant dya ti mon sobriquiet, que sè dit noutron Samin, que s'ètai arretâ au mâitein de la route, et que ne pouâvè pas sè ravâi dè ti clliau grietz.

Grietz cé, Grietz lè, que sè peinsa à la fin, — iâmo oncora mî être Grietz à l'otô qu'âu fin fond dai z'Allemagne. Et su cein, sè revirè, repassè lo pont de Gumine et s'ein reva à l'ôto, sein bâire ni medzi, tot d'onna teria. L. F.

* C'est ainsi que sonne, dans la Suisse allemande, la salutation qui veut dire: *Je vous salue,* ou *salut.*

Je n'oublierai jamais, nous dit un de nos touristes, une auberge du canton où je me suis arrêté un jour de pluie. L'hôte et sa femme avaient embrassé, en vertu de leur libre arbitre, un parti décidément opposé dans la dernière guerre, et s'en occupèrent pour le moins autant que de leur cave.

Dès que j'eus mis le pied chez eux, ils me demandèrent de quel parti j'étais. — Je suis neutre, en bon Suisse, répondis-je; mais s'il faut absolument rompre cette neutralité, je suis du parti de madame. — Oh! voilà, s'écria le mari, comme font tous ces messieurs! — Aimeriez-vous donc mieux, repris-je, qu'ils fussent vos auxiliaires plutôt que ceux de votre femme?

L'un et l'autre lisaient régulièrement les nouvelles allemandes et françaises, et marquaient avec de la craie sur une grande ardoise tous les tués dont la gazette faisait mention dès le commencement de la guerre: c'était un martyrologe plus que complet; car sans parler du menu détail des égarés et des blessés, dont ils ne tenaient pas compte, ils avaient au moins, chacun pour sa part, deux bons millions de morts, dont les trois quarts sont, Dieu merci! bien portants.

La femme était fort inquiète d'un général allemand que les papiers français tuaient pour la troisième fois; son mari ne l'était pas moins d'un bataillon de la Gironde, qu'un journal prussien noyait dans le Rhin deux fois en cinq semaines.

Nos deux époux avaient conclu la veille, très à l'amiable, un échange de prisonniers, et madame avait relâché fort généreusement, sur parole, trois Français pour un Allemand, tant elle aimait le corps germanique. Ils avaient aussi établi une balance des canons pris des deux parts; mais ils me parurent très embarrassés sur la valeur intrinsèque des mortiers; ils me consultèrent même touchant cette difficulté, et je les renvoyai prudemment, ne voulant rien prendre sur moi, à l'apothicaire de l'endroit. Ils projetaient de faire un compte des vaisseaux capturés ou coulés à fond respectivement par les puissances en guerre; et pour se mettre en règle, ils me demandèrent lequel valait mieux d'une pinque ou d'une felouque; mais je leur dis que je n'avais jamais servi sur mer.

Ce qu'il y avait de charmant et de vraiment rare, c'est que malgré la diversité de leurs opinions politiques, ils vivaient dans la plus parfaite harmonie; chacun respectait le deuil de celui dont le parti avait des revers, et ne boudait jamais quand le sien n'avait pas de succès. Le ménage n'en paraissait nullement troublé. Il est vrai qu'ils étaient nouveaux mariés; que la femme était des plus jolies, et le mari fort tendre; et que, par conséquent, ils avaient des occasions, des moyens et des points de rapprochement que n'avaient malheureusement pas entr'eux les Français et les Allemands.

Il est à désirer que beaucoup de gens imitent ces bons aubergistes: Les opinions de l'esprit peuvent diverger tant qu'on voudra, pourvu que les affections du cœur ne divergent pas.

Thiers.

(Petite excursion politique à travers ses biographies.)

Louis-Adolphe Thiers, aujourd'hui président de la République française, est fils d'un pauvre ouvrier du port de Marseille. Né dans cette ville le 16 avril 1797, il dût aux parents de sa mère d'entrer au lycée où il fit de solides études, puis alla faire son droit à Aix où il fut reçu avocat en 1820.

Bientôt après, il quitta le barreau pour les lettres, par goût selon les uns, selon d'autres, par ce que l'exiguité de sa taille le rendait ridicule sous la toge. Il vint chercher fortune à Paris.

« Déjà en 1823, dit M. Loménie, il se faisait remarquer dans les salons de l'opposition, par son » esprit causeur et la vivacité de son imagination » méridionale.

» La petitesse de sa taille, l'expression commune » des traits de son visage a demi-caché sous une » vaste paire de lunettes, la cadence singulière de » son accent, le sautillement continuel auquel il se » livrait, le balancement si étrange de ses épaules, » un manque absolu d'usage, tout contribuait à en » faire un être à part. »

Il y a deux hommes dans M. Thiers : l'historien et l'homme politique, qui se complètent ou plutôt s'expliquent l'un l'autre. Car on lui a souvent reproché d'être tour à tour l'apologiste de quiconque triomphe et l'homme du parti le plus fort.

Prompt à l'attaque il ne l'est pas moins à se ménager une retraite. Il sait, comme le disait M. de Morny, dans les coups de balai, se mettre du côté du manche.

En 1830, il met tout son talent de publiciste et sa fougue de révolutionnaire à renverser les Bourbons.

Sous la monarchie de juillet, nous le voyons pres-